

Homélie 22.02.2024

1 S 26,2.7-9.12-13.22-23 ; Ps 102,1-2.3-4.8.10.12-13 ; 1 Co 15,45-49 ; Lc 6,27-38

Chers frères et sœurs,

L'évangile que nous venons d'entendre est la continuation du discours de la pleine. La semaine dernière, nous avons entendu comment Jésus descendait à la rencontre de la foule qui, fascinée, l'entend parler d'un monde où sont heureux ceux qui nous tenons toujours pour malheureux : les pauvres, ceux qui pleurent, les affamés, ceux qui sont haïs à cause du Fils de l'homme.

Aujourd'hui, Jésus continue à nous montrer son rêve pour l'humanité :

Une humanité où l'amour aux ennemis l'emporte sur la violence, où nous sommes capables de surmonter nos égoïsmes naturels, aimant non seulement nos proches, mais aussi ceux qui nous dérangent et vexent, une humanité où nous sommes appelés à devenir comme Dieu lui-même, « bon avec les ingrats et les méchants », miséricordieux comme le Père lui-même.

En entendant ce propos, frères et sœurs,

moi, j'ai deux réactions : d'un côté, je me rends compte de combien loin nous sommes de ce projet, et plus encore aujourd'hui lorsqu'il semblerait que la vie dans toutes ses dimensions, politique, sociale, économique, au niveau locale et globale, soit gouvernée par la loi du plus fort.

D'un autre côté, je me regarde moi-même et je me découvre aussi éloigné du projet de Jésus, je découvre en moi de la violence, la tentation de la rancune, je retrouve des prédilections justifiées ou injustifiées pour mes amis, pour ceux que je trouve sympathiques. Moi, « homme d'argile », « image d'Adam », comme nous dit Saint Paul, je suis bien loin de ressembler cette image du Christ, cet être humain futur qui est la destinée de notre vie.

Il semblerait que notre existence chrétienne est condamnée à osciller entre l'appel idéaliste du Christ et, le réalisme de notre péché, de notre existence adamique pourrait-on dire, de sorte que nos amours deviennent des enfers remplis d'égoïsme.

Ce dilemme, c'est le nôtre, et si nous continuons à le regarder de cette façon, nous ne nous en sortirons jamais.

Jésus il nous donne un modèle, son Père. Il s'agit d'un Père miséricordieux, qui sait bien que nous avons du mal à aimer comme il aime, à vouloir toujours le bien pour l'autre comme Il le fait, lui qui est un Dieu toute bonté. Jésus, le Christ, incarne, dans son humanité, cette perfection du Père : il est la figure d'un amour capable d'aller jusqu'à pardonner ses ennemis lorsqu'il a été cloué sur la croix.

L'amour n'est pas quelque chose de statique, de fixé. Parfois on voudrait que cela soit ainsi, on voudrait avoir des garanties en nous disant : je suis aimé par un tel ou une telle et je ne dois faire plus d'efforts, je mérite tout. Mais cela est la formule de l'échec dans toute relation. L'amour est, en revanche, dynamique, et s'il ne grandit pas, s'il ne se fortifie pas, alors il dépérit, il se fane. Jésus, et avec lui toute la Révélation, nous fait entrer dans ce mouvement de l'amour, un mouvement du toujours plus. Aimer le prochain, aimer les ennemis, aimer encore, comme dit l'évangile de Saint Jean, comme Jésus lui-même nous aime. Lorsqu'on y réfléchit, on est pris de vertige, du risque d'être exposé et vulnérable face à autrui. Mais l'alternative c'est de nous contenter de ce que nous possédons déjà et ainsi de laisser flétrir ce qui devrait plutôt s'épanouir.

Parfois on voudrait interpréter ces injonctions de Jésus comme étant des métaphores ou des exagérations : il s'agit alors d'une façon de vouloir leur enlever le tranchant, de les neutraliser. Il ne s'agit pas non plus de propos pour nous culpabiliser, parce que nous n'arriverons jamais à être comme Dieu lui-même. La culpabilité ne nous aide pas non plus à nous humaniser. Jésus ne joua jamais le jeu de la conscience malheureuse (Hegel), mais il nous veut avec une conscience de fils et de filles de son Père, de notre Père.

Jésus nous présente un Dieu proche, qui nous « guérit de toute maladie », qui nous « couronne d'amour et de tendresse », comme nous l'avons entendu dans le psaume. Dieu ne veut pas notre servilité, mais au contraire, notre liberté, et le chemin de la liberté c'est l'engagement amoureux pour nos frères et sœurs. Jésus nous place certes la barre haute, non pas pour nous décourager, mais pour que nous nous dépassions constamment, en aimant toujours davantage, plus librement, de façon plus dévoué et moins égoïste.

Alors, frères et sœurs, c'est à nous de jouer. Allons-nous nous aventurer à suivre l'Esprit du Christ, en aimant toujours davantage, en sortant de nos enfermements, de nos égoïsmes, ou allons-nous choisir notre petit confort, notre « place au soleil » (Pascal), en fermant la porte à la grâce qui y frappe (cf. Ap. 3,20) ?

P. Ingmar Vazquez Garcia